



Creusant depuis 2004 un sillon singulier entre danse et cirque, le chorégraphe Gilles Baron présente *Reines*, dernier volet de sa trilogie solaire. Une pièce collective, en écho à son *Rois masculin* de 2013. Propos recueillis par **Stéphanie Pichon**

COSMOGONIE

Il y a trois ans, vous créez *Rois*, une pièce pour huit interprètes masculins sur la fraternité. Y avait-il déjà l'envie de faire *Reines*, son pendant féminin ?

Oui, j'avais posé ce triptyque-là (*Rois*, *La Nuit entre deux soleils*, *Reines*) au point de départ du projet qui s'organisait autour d'une révolution terrestre : un soleil, une nuit, un autre soleil. La question du miroir, – les hommes, un homme une femme, puis les femmes –, était déjà en jeu, en y associant aussi le projet *Mauvais Sucre* pour les enfants, et *SENEX... Zoé* avec des seniors. Cet ensemble constitue toute une cosmogonie qui appartient à la compagnie et qui se développe sur plusieurs années.

Comment *Reines* s'est-t-il construit dans la continuité du travail de *Rois* ?

Avoir déjà une pièce prête, des concepts posés, une dramaturgie, a permis de rentrer plus facilement dans la matière chorégraphique. J'ai pu pousser plus loin certaines qualités de lien, de corps mélangés, d'épaisseur entre les corps, approfondir aussi le rapport pictural à la peinture Renaissance. Et puis ça va plus vite avec les filles ! (rires) Il y avait déjà une homogénéité, une écoute, un lien, un sentiment de sororité, plus clairs que dans *Rois*.

Sur le plateau, vous réunissez sept femmes, circassiennes et danseuses. Cette volonté de mélanger les deux disciplines existe depuis les fondements de la compagnie Origam en 2004. Comment ce frottement a-t-il évolué au fil des ans ?

La question de la technique circassienne me pousse un peu plus loin dans mes limites chorégraphiques. Paradoxalement, plus j'avance avec des artistes de cirque moins je vais dans le spectaculaire. J'entre dans un cycle d'écriture chorégraphique plus sensible qui revient aux

fondamentaux de la danse contemporaine. Les ruptures franches qui étaient très engagées et physiques au départ commencent à s'effacer, se floutent pour donner un rapport dynamique, de liant et de texture. Avec *Reines*, j'essaie de rentrer dans un univers qui fait lien, dans une conscience collective qui aille vers une moindre emprise individuelle.

En 2016, créer avec autant d'interprètes relève d'un défi dans un contexte économique qui favorise plutôt les solos ou duos. Est-ce un combat que de désirer ce collectif sur scène ?

Oui, on se bat au quotidien pour ça. Je parle souvent de masse, de communauté : j'ai besoin de voir du monde sur le plateau. C'est une lutte et un engagement économique pour y arriver.

Vous présentez *Mauvais Sucre*, un dispositif chorégraphique transmissible pour les enfants dans le cadre du festival Pouce ! à Bruges. Quel lien établissez-vous entre ce travail et votre cycle sur scène ?

Entre *Rois* et *Mauvais Sucre*, il y a des correspondances fortes, notamment dans le rapport à la tragédie. Pour faire société il faut des images et des histoires collectives. Dans *Mauvais Sucre*, il y a Phèdre, mais

aussi des références à la lutte, l'engagement, l'émotion. Ces images résonnent comme des mini-*Rois*. Ces questions de la représentation de l'émotion traversent la totalité de ces pièces. C'est peut-être encore plus fort dans *Reines* et *SENEX... Zoé*, création pour personnes âgées de plus de 65 ans.

Comment est né ce projet dont vous avez présenté une deuxième version il y a quelques jours ?

Le cœur du propos est d'associer douze personnes de plus de 65 ans à la promotion entière de l'école

de cirque de Bordeaux. La connexion se fait par Zoé, trapéziste de 70 ans, qui continue à faire un numéro. Au plateau, on a des vieux et jeunes, toute cette communauté travaille ensemble et s'interroge sur la question des préjugés. Comment arriver à voir la personne âgée telle qu'elle est, être dans la bienveillance en dépassant l'empathie ? Il faut réussir à déshabiller les concepts et préconcepts que la société construit.

À 45 ans, vous êtes chorégraphe mais aussi encore interprète pour Emmanuelle Vo-Dinh, entre autres. La question du corps de danseur vieillissant se pose-t-elle ?

Même si le corps âgé se banalise sur les plateaux, je me pose bien sûr la question, notamment lorsqu'il s'agit de répéter des mouvements. Tu vois bien que ton corps encaisse moins. Mais tu arrives quand même à te placer différemment et amener quelque chose d'autre. C'est une reconfiguration.

Comment s'articulent ces allers-retours entre votre rôle de chorégraphe et celui d'interprète ?

C'est les vacances quand je suis interprète ! (rires) C'est une forme de retrait et de très grand plaisir. Passer de l'un à l'autre permet d'être encore plus disponible, plus libre. Ce n'est pas toi qui fais les choix, tu es juste force de proposition. Cette expérimentation des choses chez les autres contamine mon travail.

***Reines*, chorégraphie de Gilles Baron,**

Jeudi 9 février, 20 h 30,
Théâtre Atrium, Dax (40100).
www.dax.fr

Mardi 14 février, 20 h 30,
Théâtre Ducourneau, Agen, (47000).
www.agen.fr

Jeudi 16 février, 20 h 30,
Théâtre le Liburnia, Libourne (33500).
www.ville-libourne.fr

Mardi 21 mars, 20 h 30,
Espace culturel Treulon, Bruges (33520).
www.espacetreulon.fr

***Mauvais Sucre*,**
Mercredi 1^{er} février, 19 h,
Espace culturel Treulon, Bruges (33520).
www.espacetreulon.fr